



- **A l'Audience générale du 8 août le Pape propose le style spirituel de saint Dominique de Guzmán**

Chers frères et sœurs,

Aujourd'hui, l'Église célèbre la mémoire de saint Dominique de Guzmán, prêtre et fondateur de l'Ordre des frères prêcheurs, appelés dominicains. Dans une précédente catéchèse, j'ai déjà illustré cette éminente figure et la contribution fondamentale qu'elle a apportée au renouveau de l'Église de son temps. Je voudrais aujourd'hui mettre en lumière un aspect essentiel de sa spiritualité: sa vie de prière. Saint Dominique fut un homme de prière. Amoureux de Dieu, il n'eut d'autre aspiration que le salut des âmes, en particulier de celles qui étaient tombées dans les filets des hérésies de son temps; à l'imitation du Christ, il incarna radicalement les trois conseils évangéliques, en unissant à la proclamation de la Parole le témoignage d'une vie pauvre; sous la direction de l'Esprit Saint, il progressa sur la voie de la perfection chrétienne. A chaque instant, la prière fut la force qui renouvela et rendit toujours plus fécondes ses œuvres apostoliques.

Le bienheureux Jourdain de Saxe (mort en 1237), son successeur à la tête de l'Ordre, écrivit ce qui suit: "Pendant la journée, personne ne se montrait plus sociable que lui... Inversement, la nuit personne n'était plus assidu que lui à veiller en prière. Il consacrait la journée à son prochain, mais il donnait la nuit à Dieu" (P. Filippini, *San Domenico visto dai suoi contemporanei*, Bologne 1982, pag. 133). Chez saint Dominique, nous pouvons voir un exemple d'intégration harmonieuse entre contemplation des mystères divins et activité apostolique. Selon le témoignage des personnes les plus proches de lui, "il parlait toujours avec Dieu ou de Dieu". Cette observation montre sa communion profonde avec le Seigneur et, dans le même temps, son engagement constant pour conduire les autres à cette communion avec Dieu. Il n'a pas laissé d'écrits sur la prière, mais la tradition dominicaine a recueilli et transmis son expérience vivante dans une œuvre intitulée: *Les neuf manières de prier de saint Dominique*. Ce livre a été rédigé entre 1260 et 1288 par un frère dominicain; il nous aide à comprendre quelque chose de la vie intérieure du saint et nous aide nous aussi, avec toutes nos différences, à apprendre quelque chose sur la manière de prier.

Les manières de prier selon saint Dominique sont donc neuf et chacune de ces neuf manières de prier, qu'il accomplissait toujours devant Jésus crucifié, exprime une attitude corporelle et une attitude spirituelle qui, intimement compénétrées, favorisent le recueillement et la ferveur. Les sept premières manières suivent une ligne ascendante, comme les pas d'un chemin, vers la communion intime avec Dieu, avec la Trinité: saint Dominique prie debout en s'inclinant pour exprimer l'humilité, étendu par terre pour demander pardon pour ses péchés, à genoux en faisant pénitence pour participer aux souffrances du Seigneur, avec les bras ouverts en fixant le Crucifix pour contempler l'Amour suprême, le regard tourné vers le ciel, se sentant attiré dans le monde de Dieu. Il y a donc trois positions: debout, à genoux, étendu par terre; mais toujours avec le regard tourné vers le Seigneur crucifié.

Les deux dernières manières, en revanche, sur lesquelles je voudrais m'arrêter brièvement, correspondent à deux pratiques de piété habituellement vécues par le saint. Tout d'abord la méditation personnelle, dans laquelle la prière acquiert une dimension encore plus intime, fervente et rassérénante. Au terme de la récitation de la liturgie des heures, et après la célébration de la Messe, saint Dominique prolongeait son colloque avec Dieu, sans se donner de limite de temps. Tranquillement assis, il se recueillait en lui-même, dans une attitude d'écoute, en lisant un livre ou en fixant le Crucifix. Il vivait si intensément ces moments de relation avec Dieu, que même extérieurement on pouvait percevoir ses réactions de joie ou de tristesse. Il a donc assimilé en lui, en méditant, les réalités de la foi. Les témoins racontent que, parfois, il entrait dans une sorte d'extase en ayant le visage transfiguré, mais immédiatement après, il reprenait humblement ses activités quotidiennes rechargé par la force qui vient d'En-haut. Il y avait ensuite la prière au cours de ses voyages entre un couvent et l'autre; il récitait les laudes, l'heure du milieu du jour, les vêpres avec ses compagnons et, traversant les vallées ou les collines, il contemplait la beauté de la création. De son cœur jaillissait alors un chant de louange et d'action de grâces à Dieu pour ses nombreux dons, en particulier pour la plus grande merveille: la rédemption opérée par le Christ.

Chers amis, saint Dominique nous rappelle qu'à l'origine du témoignage de la foi, que chaque chrétien doit apporter en famille, au travail, dans son engagement social, et également dans les moments de détente, se trouve la prière, le contact personnel avec Dieu; ce n'est que ce rapport réel avec Dieu qui nous donne la force pour vivre intensément chaque événement, en particulier les moments les plus difficiles. Ce saint nous rappelle également l'importance des attitudes extérieures pendant notre prière. S'agenouiller, être debout devant le Seigneur, fixer le regard sur le Crucifié, s'arrêter et se recueillir en silence, ne sont pas des choses secondaires, mais nous aident à nous placer intérieurement, avec toute notre personne, en relation avec Dieu. Je voudrais rappeler encore une fois la nécessité pour notre vie spirituelle de trouver quotidiennement des moments pour prier avec tranquillité; nous devons prendre ce temps, en particulier pendant les vacances, avoir un peu de temps pour parler avec Dieu. Cela sera également une manière d'aider ceux qui sont proches de nous à entrer dans le rayon lumineux de la présence de Dieu, qui apporte la paix et l'amour dont nous avons tous besoin. Merci.

• Dialogue, Culture et Religion

*Intervention de Mgr. Charles Morerod OP aux Nations Unies
Mgr. Charles Morerod*

Contribution de Mgr. Charles Morerod, Dominicain, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg lors de la réunion organisée dans le cadre de la 20ème session plénière du Conseil des Droits de l'Homme de l'ONU, par les Missions permanentes du Saint-Siège, du Royaume du Maroc, de la Grèce, de l'Ordre de Malte ainsi que par le Forum des ONG Catholique dont Dominicans for Justice et Paix est membre, et le Centre catholique d'étude de Genève.

Mgr. Charles Morerod O.P.
Dialogue des cultures et des religions sur la dignité de chaque personne
Organisation des Nations Unies
03 juillet 2012

Le dialogue entre religions dans la société contemporaine.

La société contemporaine est religieusement plurielle : on trouve plus ou moins partout des croyants de différentes religions, et souvent des personnes sans religion. Cette situation est souvent perçue comme un avantage, car elle limiterait le risque de conflits (tout en les augmentant

potentiellement...). Je vais essayer d'esquisser la situation, et de proposer comment on peut y maintenir une identité religieuse qui coexiste avec d'autres.

La critique de l'unité sociale à base religieuse.

Durant une grande partie de l'histoire de l'Europe, l'idéal communément admis était une unité de la société garantie entre autres – mais fondamentalement – par une unité religieuse, éventuellement un peu tempéré par des minorités. Après la Réforme protestante du XVI^e siècle, le même idéal a été plus ou moins maintenu au niveau des Etats, selon le principe « *cujus regio ejus religio* ». Si l'on vivait en Suède on était luthérien, en Espagne on était catholique.

Les Lumières ont fortement critiqué l'idéal d'unité religieuse, qu'elles présentaient comme source de violence. Ce qu'elles visaient n'était pas d'abord l'unité interne à une nation, car elles envisageaient une unité fondée sur la raison, y compris au plan religieux. En revanche toute prétention à une révélation semblait inadmissible :

Il est d'expérience que les religions prétendues révélées ont causé mille malheurs, armé les hommes les uns contre les autres et teint toutes les contrées de sang. Or la religion naturelle n'a pas coûté une larme au genre humain.¹

Si une religion révélée divise et conduit à la violence, en revanche tous s'accordent sur la religion naturelle, estime Diderot :

De toutes les religions celle-là doit être préférée, dont la vérité a plus de preuves pour elle et moins d'objections. Or la religion naturelle est dans ce cas; car on ne fait aucune objection contre elle et tous les religionnaires s'accordent à en démontrer la vérité.²

Ce point de vue était certes très optimiste et peu réaliste, car l'expérience montre que les arguments philosophiques – fondés sur une raison en principe commune à tous – n'ont jamais permis d'obtenir l'unanimité. En outre, la prétention à une unité rationnelle et politique est perçue par les théoriciens de la postmodernité comme un reste de religion à l'intérieur de la modernité. Ainsi Jean-François Lyotard considère à la fois les scientifiques et les politiciens comme des successeurs des prêtres, de par leur prétention à faire accepter une vérité : Certains scientifiques n'hésitent pas à présenter la « science » comme la seule raison de vivre qui survit à l'écroulement des valeurs - posant ainsi leur candidature à la succession des clergés.³

Voilà pour les scientifiques. Quant à la politique, elle reproduit simplement l'exclusivisme religieux :

L'Eglise (= le Parti) ou rien.⁴

En fait ce ne sont pas seulement la religion, les sciences contemporaines ou la politique qui posent problème. C'est la vérité comme telle. Lyotard prône le « refus d'accorder à aucun discours une autorité, serait-elle modestement épistémologique, établie une fois pour toutes sur les autres ».⁵

Pour Richard Rorty, il faut tourner la page des débats entre philosophes sur « bien », « juste » ou « vrai »⁶ : leur longue histoire en montre l'inutilité pratique.⁷

Je ne m'arrête pas à commenter ces affirmations. Je les prends seulement comme des indications culturelles. Culturellement, on est passé d'un idéal d'unité religieuse de la société à un idéal d'unité rationnelle de la société puis à un idéal de respect absolu de l'individu. Au cours de ses différentes

étapes, cette évolution a constamment pris appui sur la violence provoquée par les idéaux religieux (guerres de religion) puis par les idéaux politiques (guerres idéologiques). Dans la culture actuellement dominante, la religion est considérée comme plus ou moins inoffensive si elle est limitée à la sphère privée. Certains vont toutefois plus loin et tirent de la violence religieuse un argument en faveur de l'athéisme. L'exemple actuel le plus connu est Richard Dawkins :

Imaginez, avec John Lennon, un monde sans religion. Imaginez: pas de porteurs de bombes suicidaires, pas de 9 septembre, pas de 7 juillet⁸, pas de croisades, pas de chasse aux sorcières, pas de conspiration des poudres⁹, pas de partition de l'Inde, pas de guerres israélo-palestiniennes, pas de massacres serbes/croates/musulmans, pas de persécution des juifs comme déicides, pas de 'troubles' de l'Irlande du Nord, pas de 'meurtres d'honneur', pas de télévangélistes élégants à la chevelure bouffante détroussant les crédules de leur argent ('Dieu veut que vous donniez jusqu'à ce que ça fasse mal'). Imaginez : pas de talibans faisant exploser des statues anciennes, pas de décapitation publique des blasphémateurs...¹⁰

Certes ces critiques de la religion sont partiales. Elles laissent de côté l'apport positif des religions, notamment l'appel à accueillir l'autre, les interdits communs de vol, meurtre, adultère etc. On peut très défendre la thèse selon laquelle les religions contribuent à rendre les sociétés plus paisibles. Mais il faut aussi tenir compte de la critique, qui est parfois adressée à une religion au nom même de ses principes. C'est ainsi que Voltaire dit aux chrétiens :

Je demande à présent si c'est la tolérance ou l'intolérance qui est de droit divin? Si vous voulez ressembler à Jésus-Christ, soyez martyrs, et non pas bourreaux.¹¹

Toute prétention à la vérité est objet de suspicion. En particulier si cette prétention est religieuse, car elle rappelle des guerres qui ne sont pas malheureusement pas seulement des faits passés. L'idéal d'unité des sociétés sur une base religieuse est ainsi mis à mal, et de toute manière difficilement réalisable en raison des flux migratoires. Quelle réponse donner ? Je peux présenter une réponse catholique.

Vérité et liberté religieuse.

Une religion implique par nature la référence à une vérité, et de quelque manière cette vérité doit être absolue pour être religieusement « utile ». Cette vérité peut-elle être compatible avec la liberté ? Le Concile Vatican II (1962-1965) insiste simultanément sur la vérité et sur la liberté religieuse. En effet, après répété sa conviction dans la vérité de la foi chrétienne, le Concile explique que la nature humaine implique à la fois le de chercher la vérité et une manière humaine d'accepter celle-ci :

En vertu de leur dignité, tous les hommes, parce qu'ils sont des personnes, c'est-à-dire doués de raison et de volonté libre, et, par suite, pourvus d'une responsabilité personnelle, sont pressés, par leur nature même, et tenus, par obligation morale, à chercher la vérité, celle tout d'abord qui concerne la religion. Ils sont tenus aussi à adhérer à la vérité dès qu'ils la connaissent et à régler toute leur vie selon les exigences de cette vérité. Or, à cette obligation, les hommes ne peuvent satisfaire, d'une manière conforme à leur propre nature, que s'ils jouissent, outre de la liberté psychologique, de l'exemption de toute contrainte extérieure. Ce n'est donc pas sur une disposition subjective de la personne, mais sur sa nature même, qu'est fondé le droit à la liberté religieuse.¹²

Cette réflexion sur la nature humaine est confirmée par l'exemple de Jésus-Christ lui-même :

Le Christ (...) notre Maître et Seigneur doux et humble de coeur a invité et attiré les disciples avec patience. (...) Il a rendu témoignage à la vérité, mais il n'a pas voulu l'imposer par la force à ses contradicteurs. Son royaume, en effet, ne se défend pas par l'épée, mais il s'établit en écoutant la vérité et en lui rendant témoignage, il s'étend grâce à l'amour par lequel le Christ, élevé sur la croix, attire à lui tous les hommes.¹³

Ces textes se réfèrent à des sources qui ne sont pas nouvelles : l'Evangile, et la nature humaine... Pourtant on a fait remarquer avec quelque raison que sur ces points Vatican II avait une approche nouvelle. De fait, l'Eglise a pris un peu recul pour se demander si l'attitude de ses membres n'avait pas joué un rôle dans le fait qu'elle soit parfois rejetée. Comme l'a dit Jean-Paul II lors de la liturgie de demande de pardon du Jubilé de l'an 2000 :

Face à l'athéisme, à l'indifférence religieuse, au sécularisme, au relativisme éthique, aux violations du droit à la vie, au manque d'intérêt pour la pauvreté de nombreux pays, nous ne pouvons manquer de nous demander quelles sont nos responsabilités.¹⁴

Il se situe en continuité avec Vatican II qui avait indiqué l'attitude des chrétiens comme une des causes de l'athéisme¹⁵, et avait expliqué que la division des chrétiens était due à des fautes des différentes parties¹⁶ (c'est-à-dire pas seulement aux fautes des « autres »). Il reconnaît donc les fautes commises, qui exigent un pardon mutuel :

Pardonnons et demandons pardon! (...) nous ne pouvons manquer de reconnaître les infidélités à l'Evangile qu'ont commises certains de nos frères, en particulier au cours du second millénaire. Demandons pardon pour les divisions qui sont intervenues parmi les chrétiens, pour la violence à laquelle certains d'entre eux ont eu recours dans le service à la vérité, et pour les attitudes de méfiance et d'hostilité adoptées parfois à l'égard des fidèles des autres religions. Confessons, à plus forte raison, nos responsabilités de chrétiens pour les maux d'aujourd'hui.¹⁷

Mais les fautes sont rarement à sens unique, et demander pardon ne suffit pas. Il faut aussi pardonner :

Dans le même temps, tandis que nous confessons nos fautes, nous pardonnons les fautes commises par les autres à notre égard. Au cours de l'histoire, en d'innombrables occasions, les chrétiens ont dû subir des vexations, des violences et des persecutions en raison de leur foi. L'Eglise d'aujourd'hui et de toujours se sent engagée à purifier la mémoire de ces tristes événements de tout sentiment de rancœur ou de revanche.¹⁸

Donner et demander pardon ne suffit pas. Mais c'est une étape essentielle car elle implique de regarder en face une histoire de conflits qui est un obstacle essentiel à la crédibilité de la religion – de toute religion, et même des idéaux politiques et culturels – dans la société actuelle. Reconnaître ce déficit historique permet de repartir sur une autre base et de chercher dans toute la mesure du possible une collaboration paisible entre des croyants convaincus de la vérité de leur religion, et pour cette raison même d'autant plus prêts à accueillir l'autre.

C'est parce que tout être humain est une personne que sa liberté doit être reconnue jusqu'au niveau le profond : la liberté religieuse. Reconnaître l'autre comme une personne est une condition essentielle de la vie en commun dans nos sociétés pluralistes. Comme l'histoire passée et présente montre que cela n'est pas facile, l'offre du pardon mutuel aide à alléger les obstacles.

Merci Monsieur le Président

1 Denis Diderot, « De la suffisance de la religion naturelle », in : OEuvres, Tome I, Philosophie, Edition établie par Laurent Versini, Robert Laffont, Paris, 1994, p.62.

2 Denis Diderot, « De la suffisance de la religion naturelle », p.59.

3 Jean-François Lyotard, Rudiments païens, Genre dissertatif, Union générale d'éditions, Paris, 1977, p.121.

4 Jean-François Lyotard, Rudiments païens, p.148-149.

5 Jean-François Lyotard, Rudiments païens, p.246.

6 Cf. Richard Rorty, in: Pascal Engel, Richard Rorty, À quoi bon la vérité?, Edité par P. Savidan, Grasset, Paris, 2005, p.73.

7 Cf. Richard Rorty, in: Pascal Engel, Richard Rorty, À quoi bon la vérité?, p.89.

8 Allusion au 7 juillet 2005, où des attentats à la bombe ont été perpétrés par des islamistes dans le métro de Londres.

9 Projet d'attentat de catholiques contre le parlement et le roi, à Londres, en novembre 1605.

10 "Imagine, with John Lennon, a world with no religion. Imagine no suicide bombers, no 9/11, no 7/7, no Crusades, no witch-hunts, no Gunpowder Plot, no Indian partition, no Israeli/Palestinian wars, no Serb/Croat/Muslim massacres, no persecution of Jews as 'Christ-killers', no Northern Ireland 'troubles', no 'honour killings', no shiny-suited bouffant-haired televangelists fleecing gullible people of their money ('God wants you to give till it hurts'). Imagine no Taliban to blow up ancient statues, no public beheading of blasphemers" (Richard Dawkins, The God Delusion, Bantam Press, London - Toronto - Sydney - Auckland - Johannesburg, 2006, p.1-2). Ma traduction.

11 Voltaire, Traité sur la tolérance, A l'occasion de la mort de Jean Calas (1763), Gallimard, Paris, 1975, p.87 (chapitre 14).

12 Concile Vatican II, Déclaration sur la liberté religieuse, Dignitatis Humanae (7 décembre 1965), § 2. Ce texte, comme tous les textes du magistère de l'Eglise cités ici, est pris du site www.vatican.va.

13 Concile Vatican II, Déclaration sur la liberté religieuse, Dignitatis Humanae, § 11.

14 Jean-Paul II, Homélie du dimanche 12 mars 2000, § 4.

15 Cf. Concile Vatican II, Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps, Gaudium et Spes (7 décembre 1965), § 19.

16 Cf. Concile Vatican II, Décret sur l'oecuménisme, Unitatis Redintegratio (21 novembre 1964, § 3).

17 Jean-Paul II, Homélie du dimanche 12 mars 2000, § 4.

18 Jean-Paul II, Homélie du dimanche 12 mars 2000, § 4.

• **Couronnement**

Homélie prononcée par le frère Benoît Ente, le mercredi 15 août 2012 en la fête de l'Assomption

Evangile de Jésus Christ selon saint Luc, chapitre 1, versets 39 à 56

Les JO de Londres viennent de se terminer et chacun a pu admirer les exploits sportifs où les médailles récompensent un parcours parfois difficile. Aujourd'hui nous célébrons le couronnement d'un parcours d'un autre ordre. Un parcours où ce ne sont ni les muscles ni les exercices physiques qui comptent, mais la foi, l'espérance et l'Amour. L'Assomption célèbre le couronnement d'une vie qui s'est ouverte à la grâce comme une rose s'ouvre pour répandre son parfum. L'Immaculée Marie mère de Dieu a été élevée corps et âme dans la gloire de Dieu. En ce jour de fête, je vous propose de méditer ensemble sur ce qu'a été la vie terrestre de notre mère du Ciel.

Le temps de la joie

Reprenons l'histoire depuis le début, c'est-à-dire avant la naissance de Jésus. Tout commence par une rencontre intime entre Marie et le Seigneur. Un cœur à cœur, seule avec ce Dieu bon et sauveur en qui elle croit de tout son cœur. Un moment fécond où Dieu lui-même vient la visiter à travers l'ange Gabriel. Marie est déjà remplie de foi, d'amour et d'espérance. Tellement remplie, qu'elle accueille avec docilité, simplement, les paroles de l'Ange. Il lui annonce une naissance prochaine de son Sein virginal. La naissance d'un Roi Sauveur. Et il ajoute « Et voici qu'Élisabeth, ta cousine, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois, alors qu'on l'appelait : 'la femme stérile'. ».

Alors le cœur à cœur avec Dieu évolue en cœur à cœur avec une autre femme. Cette fois, c'est Marie qui joue le rôle de l'ange. C'est elle qui vient en visite. C'est elle qui vient saluer sa cousine. Et là stupeur, elle reçoit une confirmation des paroles de l'ange « d'une voix forte » précise l'Évangile. « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni » lui dit Élisabeth. Elle va même jusqu'à appeler « Seigneur » l'enfant de Marie, qui n'est pas encore né ! Dans ce moment d'exaltation, elles comprennent ces deux femmes que, dans le secret de leurs existences cachées et pauvres, dans le bonheur de leur complicité, dans le mystère de l'enfant qui se forme dans le ventre de Marie, Dieu est en train de préparer un monde nouveau sans haine ni violence, sans maladie ni famine. Elles comprennent ces femmes, que les puissances du mal, trop préoccupées par leurs intérêts et leur richesse, sont impuissantes devant ce Dieu qui se fait homme au milieu des petits.

Alors comme un couronnement de leur rencontre, vient le temps du chant. Marie chante son Magnificat, le débordement de joie qui secoue son cœur. Elle chante ce Dieu Sauveur, fidèle et plein d'Amour. Le cantique de Marie est si beau, qu'il est repris chaque soir par des hommes et des femmes du monde entier.

Le temps de l'épreuve

Avançons quelques années plus tard. L'enfant grandit puis quitte le foyer familial, porté par une mystérieuse mission. Marie ne comprend pas tout. Mais elle reconnaît la relation unique intime que Jésus vit avec Dieu. Elle le comprend d'autant mieux qu'elle en a déjà une expérience. Dans les paroles et les gestes de son Fils, elle retrouve ce Dieu sauveur qui guérit et soulage les détresses des hommes. Elle retrouve ce Dieu proche, attentif aux pauvres et défenseur des opprimés. Elle croit en son Fils non d'abord parce qu'il s'agit de son Fils, mais parce qu'elle reconnaît en Lui le Dieu de Vie Celui qui lui a parlé un jour au travers de l'ange Gabriel.

Alors Marie écoute et accepte les choix de Jésus. Elle accepte qu'Il se rende disponible entièrement et de plus en plus à ce petit peuple d'Israël. Elle accepte qu'Il délaisse la maison familiale pour partir de villages en villages travailler aux œuvres de Dieu. Elle accepte que son Fils prenne des risques et mette sa vie en danger face aux autorités religieuses. Elle accepte tout cela parce qu'elle croit en Lui, elle espère en Lui, parce qu'elle l'aime.

Alors, quand Jésus décide de se jeter dans la gueule du loup. Quand il monte à Jérusalem pour la Pâques et que l'étau se referme sur lui. Quand le ciel s'obscurcit au dessus de la croix, Marie ne se contente plus d'accepter les choix de son Fils, elle les porte de toutes ses forces. Au pied de la croix, elle ne chancelle pas, elle se tient debout. Par sa foi sans faille, elle mène avec son Seigneur le combat de l'Amour. Arrivé à ce degré de communion, Jésus à bout de force, lui confie son disciple bien aimé.

Le temps de la gloire

En réalité, frères et sœurs, la Résurrection n'a pas dû beaucoup étonner Marie. Car, au fond d'elle-même, elle savait que ce combat sur la croix avait été victorieux. Elle le savait en vertu de l'amour qui l'unit avec Jésus. Un amour qui, pendant le temps des premiers chrétiens continue de grandir. Marie persévère dans la prière nous dit discrètement Luc. Nous supposons sans mal qu'elle entraîne dans sa prière les disciples encore tremblant.

Ensuite, l'Écriture ne nous dit plus rien sur la vie de Marie. Mais nous en savons assez pour comprendre à quel point elle aimait son Fils. Entre Marie et Jésus, dès le début, le lien de sang est transfiguré en un lien autre, un lien de confiance et de communion dans la mission du Père. Or la mort ne pouvait briser ce lien car l'Amour est éternel.

C'est ce même Amour qui a élevé Marie dans la gloire céleste, Il l'a comme aimantée auprès de Celui qui était son tout. Corps et âme nous dit-on. Mystère d'un Amour entre une créature et son créateur qui rejaillit en pluie de grâce pour l'humanité. Mystère des miracles grands et petits donc chacun garde le secret souvenir.

Conclusion

Ce récit frères et sœurs n'est pas un conte de fée, mais il est une invitation à entrer dans la danse. A accueillir la grâce comme Marie en nous attachant simplement à ce Fils bien aimé, Lui qui nous révèle le véritable visage Père, Lui qui nous attire avec Lui dans la gloire céleste.

• **Mangez ceci est ma chair**

Troisième volet de notre série johannique de l'été, Jésus précise sa pensée, ce qui sème la confusion dans la tête de ses auditeurs. Dire qu'Il est le pain qui vient du ciel, c'est déjà difficile à entendre. Mais en plus que ce pain en question, c'est sa chair, là, trop c'est trop ! Si Jésus avait dit que ce pain était sa parole, nous aurions pu comprendre qu'elle descend du Ciel et qu'elle nous est donnée en nourriture. Mais non, Jésus est très clair. Ce pain venu du Ciel, c'est justement ce qui nous semble venir de la terre à savoir sa chair. N'avons-nous pas déjà un corps fait de chair ? Pourquoi nous faut-il alors manger une autre chair semblable à la notre pour vivre éternellement ?

1. Le cercle de la haine

Pour répondre à cette question, commençons par méditer sur ce que représente notre propre chair. La chair, frères et sœurs est le lieu de notre dépendance et de notre vulnérabilité. D'abord, nous la recevons d'un autre ou plus précisément d'une autre. Nous prenons chair de notre mère. En effet, notre première cellule vient presque totalement de notre mère. Rendez-vous compte, dès le premier instant de notre vie, nous sommes déjà redevables d'une autre personne qui nous donne sa chair !

Et ce n'est là qu'un début car notre dépendance continue : notre chair a des besoins. Si elle n'est pas alimentée en nourriture et en eau par le sang, elle meurt. Parce que nous sommes des êtres de chair, nous sommes dépendant du monde extérieur d'où provient notre nourriture quotidienne avec toutes ses conséquences. Vous savez qu'en ce moment au Sahel, un million d'enfants sont en danger de mort à cause de la malnutrition.

Notre chair nous rend dépendant du monde mais aussi vulnérable à l'autre. Car c'est elle qui nous fait éprouver douleur et plaisir. C'est à travers elle qu'un autre être humain peut me faire du bien en

nous apportant un verre d'eau fraîche ou du mal en nous frappant au visage. Parce que je suis un être de chair, l'autre peut agir sur moi, il peut agir en moi. Il peut me faire du bien ou du mal selon ce qu'il poursuit. La chair frères et sœurs est le lieu de notre vulnérabilité.

Or depuis la genèse, c'est par la chair que le mal s'insinue dans l'homme, c'est en exploitant la vulnérabilité de la chair que des hommes peuvent blesser souiller martyriser leur semblable, ce qui engendre une réaction de haine et enfonce l'humanité dans le cercle infernal des vengeances. Oui, à cause de la violence des hommes, notre chair en est venue à devenir une malédiction à nos propres yeux, une raison de nous rebeller contre Celui qui nous a créé être de chair. Et c'est ce regard soupçonneux et accusateur qui ferme toute issue.

2. Un chemin de foi

Sommes-nous donc condamnés ? Non car Dieu a décidé de sauver l'homme, de le sortir de l'impasse en lui révélant la véritable vocation de sa chair. Elle est le temple de l'Esprit-Saint, le lieu naturel où repose l'Esprit d'Amour. Notre chair est le lieu où s'accomplit l'Amour. Voyez, c'est dans l'Amour pour son époux qu'une mère donne sa chair pour la vie de leur enfant. Notre chair naît de l'Amour et elle est en réalité faite pour recevoir l'Amour et la tendresse qui vient d'en haut. La foi est pour nous comme la paire de lunettes qui au-delà des violences du monde, nous permet de voir cette vérité.

Dans un premier temps, par les saintes Écritures, nous avons reçu le témoignage de nos pères dans la foi. Ainsi, le récit de la Genèse nous parle d'un Dieu créateur qui crée toute chose bonne par Amour, et en particulier l'homme. Mais dans un deuxième temps, le témoignage nous est venu directement du Fils, le Verbe de Dieu fait chair ! Dans le Fils la Parole ne se contente plus d'être écrite avec des mots dans un livre, mais elle se traduit dans la chair, en gestes, en regards, en sentiment de compassion, en choix d'une vie simple et pauvre, en faim et en soif, en plaisir et en souffrance, en mort et en Résurrection. La chair de Jésus, sanctifiée dans l'Esprit a vécu jusqu'au bout une vie pleinement humaine, avec sa fragilité et sa vulnérabilité.

3. Un amour incarné

Mais pour parcourir son chemin de vie, Jésus a eu besoin d'une nourriture à la fois charnelle et spirituelle, c'est-à-dire à dire d'un amour incarné, présent, réel. Pour marcher jusqu'à Jérusalem, Jésus avait besoin de sentir le parfum de Marie la sœur de Marthe quand elle l'a répandu sur les pieds de son Seigneur. Pour aimer jusqu'au bout, Jésus avait besoin de la présence réelle de sa mère au pied de la croix pour le soutenir par son amour, sa foi et son espérance.

Si Jésus en a eu besoin de cette nourriture, il sait que nous aussi, nous ne pourrions faire la route sans un Amour incarné. Des belles paroles ne sont pas suffisantes quand la foi est mise à l'épreuve. Un email c'est bien, mais une présence, un regard, c'est autre chose. Pour aller jusqu'au bout du chemin, nous avons besoin frères et sœurs d'une nourriture réelle exactement comme le prophète Élie avait besoin de la nourriture de l'ange pour parcourir la longue route qui l'attendait.

C'est pour cela que Jésus-Christ ne nous a pas seulement laissé sa parole à entendre, mais il a aussi offert dans l'Amour sa vie, son corps et sa chair en partage. En réalité frères et sœur, toute la vie du Christ se concentre dans le geste du partage de son corps et de son sang lors du dernier repas et à chaque célébration Eucharistique ce geste unique d'offrande du Christ est représenté sacramentellement pour que nous puissions nous en nourrir, pour que nous puissions en vivre.

Conclusion

C'est vrai frères et sœurs, nous avons tous déjà un corps de chair et c'est justement pour cela que nous avons besoin pour être fortifié d'un amour qui lui-aussi est charnelle. Une nourriture venant du Ciel et en même temps, portant le poids de la vie terrestre : la Parole de Dieu faite chair...

« Faites ceci en mémoire de moi » dit Jésus lors de son dernier repas. Certes, Jésus nous demande de représenter ce geste en assemblée liturgique et c'est ce que nous faisons. Mais il demande aussi de reproduire dans nos vies ce geste du partage du corps et du sang comme le font ces hommes et ces femmes en Afrique et ailleurs, qui paient de leur personne pour soulager la misère du monde. Et alors frères et sœurs, sanctifiée dans l'Esprit, c'est notre chair à chacun qui devient la pain de Dieu pour la vie du monde.

Le frère Benoît Ente, du couvent de Strasbourg, est le Promoteur provincial de Justice et Paix.

• Un pèlerinage islamo-chrétien

Tous les ans a lieu un pèlerinage islamo-chrétien à Vieux Marché le Pardon des Sept Saints remis en vigueur par Louis Massignon. Voici l'homélie prononcée par le fr Jean Jacques Pérennès op à l'occasion de l'anniversaire des 50 ans de la mort de Louis Massignon

Dans les lectures de ce jour, le Christ nous est présenté comme le bon Pasteur, le berger qui rassemble, réconforte et guide son troupeau. La première lecture, tirée du livre de Jérémie (23, 1-6), évoque, elle, des brebis perdues que de misérables bergers ont égaré, mais elle annonce aussi la venue d'un roi qui « exercera dans le pays le droit et la justice ». C'est une annonce prophétique du Christ. Dans l'Évangile (Marc 6, 30-34), Jésus se présente comme celui qui réalise cette promesse.

Il le fait parce qu'il est « saisi de pitié » devant la détresse de ces brebis sans berger. Mais il le fait, surtout, nous dit la Lettre de saint Paul aux Éphésiens (Eph 2,13-18) parce qu'il est prêt à donner sa vie pour les sauver : « Par sa chair crucifiée, il a fait tomber ce qui les séparait, le mur de la haine... Il voulait ainsi rassembler les uns et les autres en faisant la paix ».

Ces paroles, frères et sœurs, nous rejoignent de façon particulièrement forte en ce Pardon islamo-chrétien de Vieux-Marché.

- Elles ont un écho très fort pour moi qui viens du Moyen-Orient, une région du monde déchirée depuis des décennies par le conflit israélo-palestinien, un conflit qui se répercute dans toute la région tel les métastases d'un cancer ; mais c'est aussi une région qui vit aujourd'hui une formidable espérance : se libérer de décennies de régimes autoritaires, répressifs et corrompus, donner ses droits aux citoyens, promouvoir plus de justice et de bien-être. Les chemins déconcertants que prend parfois cette transition politique ne doit pas nous faire oublier l'extraordinaire espérance qui l'anime.

- Les paroles du Christ ont aussi un écho très fort pour eux qui êtes, pour beaucoup, engagés dans des efforts pour rétablir des liens paisibles et confiants entre chrétiens et musulmans : ici, au Vieux-Marché, ce Pardon porte ce souci depuis des décennies ; ailleurs, dans des associations culturelles, des groupes de rencontre en tous genres dans vos quartiers, dans des écoles, etc., vous tentez de recréer entre chrétiens et musulmans de France des liens plus paisibles, mais c'est souvent difficile. Depuis la fin de la guerre d'Algérie, évoquée hier au colloque de Vieux-Marché, nos peuples se sont mêlés, de façon plus ou moins heureuse, avec une difficulté pour l'islam à trouver sa juste place dans notre pays; depuis 30 ans, la peur et la méfiance réciproques ont grandi dans le monde sous l'effet conjugué de la montée des fondamentalismes religieux et des guerres entreprises pour tenter de l'endiguer en Irak et ailleurs.

Oui, les peuples ont besoin de guides qui fassent tomber les murs de la haine, qui rassemblent les uns et les autres en faisant la paix. C'est difficile de promouvoir la réconciliation, car nous mêmes avons part à cette violence qui traverse le monde. Cela commence souvent dans nos familles, nos lieux de vie et de travail. Quelqu'un d'autre, plus grand que nous, doit nous y aider.

C'est ce qu'avait saisi Louis Massignon dont nous commémorons cette année les 50 ans de la mort, en octobre 1962. Louis Massignon, qui avait perdu la foi de sa jeunesse, l'a retrouvée grâce à l'hospitalité d'amis musulmans irakiens, les Alussi, qui l'ont recueilli dans un moment de grande détresse physique et morale. Il est resté marqué à vie par cette « hospitalité sacrée ». Il a approfondi sa foi retrouvée en étudiant la mystique musulmane, et tout particulièrement Husayn Mansûr al-Hallaj, crucifiée à Bagdad en 922 par des coreligionnaires déconcertés par ses audaces mystiques. Massignon a tenté toute sa vie d'être un pont entre l'Orient musulman et le christianisme. Nous devons beaucoup à Massignon : beaucoup de travaux savants, bien sûr : son érudition était immense; des engagements très courageux aussi, en particulier au moment de la décolonisation du Maroc et de l'Algérie. Mais nous lui devons surtout un autre regard sur l'islam. Pour le comprendre, disait-il, il faut se décentrer, « entrer dans son axe » ; on ne peut comprendre l'islam et les musulmans si l'on y met pas une certaine empathie. Massignon est un de ces laïcs chrétiens qui ont marqué leur temps, comme Jean Monnet et Robert Schuman, pères de l'Europe. Ce sont des chrétiens qui se sont placés sur des lieux difficiles, discutés, pour y promouvoir un esprit de réconciliation et de paix.

Cet appel de l'Écriture à faire tomber le mur de la haine et ces exemples de grands témoins de notre époque, nous laissent une triple invitation :

- Tout d'abord, prenons soin avec amour de ces lieux de rencontre, fragiles mais réels, où les uns et les autres nous tentons de faire exister plus de fraternité. Ici, à Vieux-Marché, où depuis 58 ans, chrétiens et musulmans, se retrouvent chaque année dans l'amitié et la prière ; à Tibhirine, dont le responsable est ici aujourd'hui, et où le souvenir de la vie donnée de nos frères moines, est une source d'inspiration qui touche les cœurs de tant de gens au-delà des limites visibles de l'Église ; chez vous, dans vos écoles, vos quartiers, dans les prisons, partout où l'on tente patiemment de recréer des liens. Il faut chérir ces lieux, les protéger, car ils sont comme des oasis de verdure dans un désert où souffle un vent aride. Il faut tenir, dans la confiance.

- La seconde invitation, plus déconcertante, est d'habiter ces lieux de rencontre, qui sont parfois des « lieux de fracture » en étant désarmés. Christian de Chergé, prieur de Tibhirine, aimait dire que c'est seulement en étant désarmé que l'on est désarmant. Massignon l'a vécu au moment de la décolonisation quand ses positions politiques lui ont valu beaucoup de haine. En disciple de Gandhi, il s'est réfugié dans le jeûne et la prière. A chacun de nous de trouver les moyens de faire tomber la violence. Parfois, un geste suffit à créer de la communion, comme cet Iftâr partagé hier soir ici à Vieux-Marché : une bonne chorba suffisait pour faire sentir la chaleur de l'amitié fraternelle.

- Habiter ces lieux controversés de notre monde, oser y être désarmés, suppose de notre part un sursaut spirituel. A ses disciples, fatigués et déconcertés par la mission, Jésus dit « venez à l'écart dans un endroit désert et reposez-vous un peu ». Il leur montre l'exemple de la prière. Au cœur de ses combats, Louis Massignon s'est beaucoup appuyé sur la prière. Nous devons nous-mêmes descendre à un certain niveau d'intériorité pour entrer un peu dans le mystère de la pluralité des chemins vers Dieu auquel nous confronte notre compagnonnage avec les musulmans. Pourquoi y a-t-il divers chemins ? « Allahou 'alem », disent les musulmans, « Dieu seul sait tout ». Mais nous pouvons croire que différents mais croyants les uns et les autres au Dieu, nous communions les uns et les autres à ce que Massignon appelait « les eaux souterraines de la grâce ». Il avait créé pour cela

une union de prière, la badaliya, où des chrétiens arabes s'offraient pour le salut de leurs frères musulmans.

Comment ne pas être émerveillé que ce qui nous convoque ici et nous invite à cette méditation, ce sont ces sept saints dormants d'Éphèse, des jeunes gens persécutés au 3^e siècle de notre ère par l'empereur romain Dèce. Il y a une étonnante et mystérieuse fécondité des vies données. D'autres dormants nous l'ont récemment rappelé, les sept frères de Tibhirine, dont le témoignage continue à toucher les cœurs de nos contemporains.

Que ce Pardon des sept saints de Vieux-Marché nous aide, frères et sœurs, à reprendre dans la confiance cette route de la découverte et de la rencontre de l'autre. Amen.

Fr Jean Jacques Pérennès, op

• **Première université d'été par les laïcs dominicains**

En 2010, les Fraternités Laïques Dominicaines de la province de France ont souhaité créer un événement estival d'un nouveau genre basé sur la rencontre, la connaissance mutuelle, la convivialité, la prière commune. Un événement vécu dans un esprit de détente et de vacances, mais permettant de mener une réflexion approfondie sur un sujet précis aux enjeux apostoliques forts.

En un mot, un événement à l'esprit très dominicain puisqu'il s'agit de mettre l'accent sur l'étude en vue de l'apostolat.

La première édition de ce rassemblement, baptisé « Université d'été dominicaine », aura lieu du 24 au 27 août 2012, dans le cadre enchanteur du golfe de Morbihan, à l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys.

Organisé par les laïcs dominicains de la province de France, il est ouvert à tous les laïcs dominicains francophones ou simplement amis de l'ordre dominicain. Chacun pourra profiter de la beauté du site, de la plage, de visites touristiques, d'une promenade en bateau dans le golfe, de soirées festives, et, bien entendu, des liturgies quotidiennes. Les matinées, elles, seront réservées à l'étude d'un thème d'actualité : « De génération en génération, vivre et annoncer l'évangile ».

• **« Que vont devenir les pécheurs ? »**

Dominique était chanoine de cathédrale, dans le diocèse d'Osma, en Espagne, au tout début du XIII^e siècle. Parti pour un long voyage avec son évêque, Diègue, marier quelque princesse scandinave, il parcourut la France à l'aller et au retour et prit la mesure, dans le Midi, de l'état des esprits, ravagés par l'hérésie cathare, livrés à eux-mêmes du fait d'un clergé muet et inculte, sevrés en somme de l'enseignement de la vraie foi.

Si Dominique put voir quelque chose, ce furent les âmes qui se perdaient. « Seigneur, ayez pitié de votre peuple ! Que vont devenir les pécheurs ? ». Ainsi commença-t-il à gémir et à supplier dans sa prière ; ainsi obtint-il de s'installer désormais au cœur du Toulousain et de l'hérésie. Peut-être passa-t-il dix ans, seul, au village de Fanjeaux, près de Carcassonne, d'où il parcourait villes et villages, prêchant, disputant avec les Cathares, annonçant le Christ partout. La parole se joignait ainsi à l'exemple, selon une combinaison qui allait marquer la famille dominicaine. La parole est celle de la vérité et l'exemple celui de la charité. À l'Évangile faussé des Cathares, Dominique oppose un Évangile restitué : pour cela, il le médite sans cesse, apprenant par cœur celui selon saint Matthieu et les Épîtres de saint Paul qu'il porte sur lui. À la pauvreté des Cathares, il n'oppose rien sinon

l'exemple de la sienne, se faisant plus pauvre qu'eux. En tout état de cause, il est historiquement certain que saint Dominique ne fonda pas l'Inquisition, puisqu'il mourut plusieurs années avant sa création.

Le problème des erreurs, des hérésies et autres mouvements spirituels erratiques est qu'ils contiennent une part de vérité, qu'il faut d'abord rejoindre pour la dépasser et convaincre les hérésiarques d'abandonner ainsi ce qui est faussé dans ce qu'ils ont perçu de vrai. Aujourd'hui, tout cela exige du chrétien et de l'apôtre autant d'exigence personnelle de vie que de discernement sur les idées du moment. Si l'harmonie repose sur le lien de la vérité et de la charité, il se rompt lorsque discernement et miséricorde se séparent ou quand l'amour oublie qu'il n'aime sans mesure qu'à la mesure de la vérité.

D'abord, les moniales

Rassemblant une poignée de jeunes femmes pour la plupart converties du catharisme, Dominique les constitua en monastère, dans la vallée au bas de Fanjeaux, au lieu-dit de Prouilhe. Certes, n'entra dans cette fondation, ni dans l'antériorité des femmes sur les hommes, aucun calcul. C'est ainsi que les choses se passèrent. En revanche, si Dominique n'obéissait à aucune visée, il fut aidé par une vision. Un soir, sur la terrasse du village fortifié de Fanjeaux, lieu d'où l'on domine l'horizon et ses villages, une étoile se posa sur Prouilhe et lui désigna le lieu de la fondation, signe de Dieu sur l'œuvre naissante. C'est la raison pour laquelle saint Dominique est fréquemment représenté avec une étoile rouge sur l'auréole. Cette fondation fut certainement tâtonnante ; elle n'en répondit pas moins à la volonté de Dominique d'ancrer dans la contemplation l'achèvement du retour à la foi catholique intégrale de ces femmes qui, bientôt, deviendraient prêcheuses par leur contemplation même, ainsi que par le soutien apporté à la prédication des frères. Ces premières dominicaines n'exercèrent pas elles-mêmes une fonction de parole prêchée ni, bien sûr, le ministère de prédication qui découle du sacrement de l'Ordre, ni même aucun des apostolats féminins auxquels le XIXe siècle et sa floraison de congrégations actives nous a habitués. Les dominicaines apostoliques ne sont pas encore de saison, puisqu'au XIIIe siècle la vie religieuse féminine apostolique au sens strict n'existe pas. Certes, le Moyen Âge est peuplé de groupements de femmes qui se consacrent à Dieu et à une activité apostolique (les Mantellatae, du nom des manteaux que ces femmes portaient, puis sainte Catherine de Sienne), mais elles n'ont pas le titre de religieuses puisqu'elles ne font pas les vœux qui les consacrent selon cet état de vie. Si elles sont religieuses, elles sont moniales ; sinon, leur état de vie relève de ce qu'on appellerait aujourd'hui les Tiers-Ordres, à mi-chemin entre la vie laïque et la vie religieuse. Il n'empêche que leur propos est de vivre une consécration apostolique.

Par ailleurs, les fameuses grilles de la clôture monastique étaient faites non pas pour empêcher les sœurs de sortir d'un lieu où elles avaient librement choisi de vivre, mais plutôt pour empêcher d'y entrer diverses sortes d'intrus et autres brigands. Quoi qu'il en soit des limites d'une époque à qui l'on ne saurait reprocher de ne pas avoir tout inventé, il ressort que la prédication naît de la contemplation.

La fondation des frères

C'est à Toulouse que Dominique fonda le premier couvent des frères, dans des bâtiments aujourd'hui disparus, ce qui confère à l'actuelle province dominicaine de Toulouse une place d'honneur, après celle qui dessert Caleruega en Espagne où Dominique naquit, terre semblable à un berceau. Le village de Fanjeaux, qui conserve des traces de la présence de Dominique, reste marqué de ce caractère originel.

Les frères vivent dès le début en couvent, c'est-à-dire en communauté de vie, de prière et de prédication. Un tel couvent n'est plus une abbaye régnant en autarcie sur des terres qu'elle a défrichées, mais un centre urbain rayonnant sur des intelligences qu'elle cherche à cultiver. L'architecture dominicaine qui allait se mettre en place, telle qu'on peut l'admirer par exemple dans l'église des Jacobins de Toulouse (XIIIe-XIVe siècles), a ceci de particulier au Moyen Âge qu'elle comporte deux nefs, une pour le chœur et les stalles des frères, comme partout, et une autre pour la prédication au peuple fidèle. Souvent, cette double nef est séparée par une colonnade qui soutient la voûte et par une cloison jusqu'à mi-hauteur. Une estrade est dressée pour des sermons fort longs, qui n'ont pas lieu pendant la Messe mais plutôt dans l'après-midi. Quand on rapporte que Dominique envoya « ses novices prêcher », ce ne fut pas pour assurer l'homélie liturgique, réservée aux ministres ordonnés, mais pour assurer ce genre d'instructions.

Priant, pauvre, prêchant, le premier groupe de frères est mis par Dominique à l'étude. La nouveauté de sa fondation ne réside pas seulement dans la pauvreté d'un Ordre mendiant, laquelle consiste non seulement à mendier par pauvreté mais au premier chef à n'avoir pas de revenus fonciers comme en ont les monastères. Les autres Mendians, comme les Carmes et les Franciscains, ont cette nouvelle pauvreté en partage, mais les dominicains l'ont davantage dans la mise en place du caractère studieux de ce témoignage évangélique. Les frères étudient, et cette étude remplace le travail manuel. De ce fait, les dortoirs sont vite abandonnés au profit de « cellules » individuelles (de cella, petite chambre), permettant l'étude.

À peine réunis, Dominique annonce qu'il envoie les premiers frères en divers lieux. On a beaucoup glosé sur cette dispersion rapide du 15 août 1217, qui sert souvent aujourd'hui de support romantique à l'individualisme ou à la bougeotte (la gyrovagie des moines), pour ne pas dire à certains éclatements de communautés dans les années soixante-dix, qui laissèrent les couvents exsangues. En réalité, Dominique ne disperse pas ses frères, il les envoie, d'une part deux par deux ou par groupes et jamais seuls et, d'autre part, non pas prêcher aux quatre vents mais « pour y étudier, prêcher et fonder un couvent ». Où les envoie-t-il, ses frères, sept en l'occurrence ? Rien moins qu'à Paris et dans quelques autres des plus prestigieuses universités d'alors, non seulement pour y compléter leurs études mais, une fois encore, « fonder un couvent » ; en d'autres termes, recruter.

Les universités sont des viviers de clercs puisqu'elles ne sont pour ainsi dire peuplées que de gens d'Église. Si l'on considère en outre que le XIIIe siècle voit l'essor des villes et des universités, ces milieux-là sont rien moins que les mieux placés pour voir venir un afflux de vocations et des meilleures. Dominique disperse ses frères deux par deux mais pour mieux les réunir, plus instruits et surtout plus nombreux.

De toute évidence, ce n'est pas dans les campagnes du Toulousain, qu'il connaît pour les avoir parcourues en tous sens, qu'il les envoie recruter et prêcher.

D'après Fr .Thierry- Marie Humbrecht "La Vocation Dominicaine" Parole et Silence.

• **Ses Nuits illuminent nos Jours !**

Êtes-vous plutôt du soir ou plutôt du matin ? Saint Dominique, quant à lui, pourrait se présenter comme étant de la nuit ; de la nuit, plus encore que du soir ! Ses nuits auront éclairé ses jours ; mais huit siècles plus tard ses nuits peuvent toujours transfigurer nos jours. Voyons pour imiter, chacun selon sa grâce ! Tout avait pour lui commencé le plus simplement du monde : un village de Castille, vers 1170, un mariage, une conception espérée, et qui peut-être tarde. Un pèlerinage de maman

priant au sanctuaire voisin de santo Domingo, à Silos, pour obtenir un enfant - des choses qui se font, dès lors que femme veut. Alors survint la nuit, la première pour nous, et le songe de la mère enceinte, la bienheureuse Jeanne. Comme tout parent, se demandant : « Que sera cet enfant, lui qui est déjà là, caché aux yeux des hommes et connu de Dieu ». Une nuit, donc, un songe avait éveillé Jeanne lui montrant une torche tenue par la gueule d'un chien jaillissant de son sein pour parcourir la terre, et l'illuminant. Oui, « que sera donc cet enfant ? » A Caleruega, un fils naîtrait.

Et l'enfant vit le jour. Il parlera de Dieu, le songe l'avait dit. Mais comment fera-t-il ? Comment parler de Dieu ? Homme de la nuit et de l'inattendu, homme qui éclaire et veut illuminer, Dominique le sera ! Il le sera à la manière de Dieu, son nom greffé sur celui du Seigneur : Dominique, Dominus, comme le sarment d'une vigne. Mais, surprise ! Dominique se livrera à Dieu dans le silence, à Osma. Il va vivre Dieu d'abord, plutôt que de le dire. Il va l'écouter, s'exposer à Dieu. Chacun ne sent-il pas que ce temps est nécessaire ? Nul ne parle jamais mieux que de ce qu'il connaît et aime !

Religieux parmi d'autres, aussi sage que jeune, il n'a alors de cesse que de contempler la Croix de son Sauveur, ouverte comme un livre, celui de la charité ! Au couvent, dans l'église, ses nuits se font prière ; une prière simple comme un cri : « Mon Dieu, ma miséricorde, que vont devenir les pécheurs ! » Il parle avec Dieu ! la charité le transforme : mieux que former un rêve d'humain, il épouse le songe de Dieu : prêcher pour aider les pécheurs, favoriser leur conversion ! Mais comment ? - Parler avec Dieu, pour parler de Dieu. Et quand ? - Désormais, car les années ont passé ! La nuit illumine les contours d'un jour nouveau ! Et déjà, la leçon s'offre à nous, imitable, un secret partagé : consentir à devenir un compagnon du Seigneur.

Lutteur de Dieu, Dominique est blessé de charité. Il a parlé avec Dieu, il saura parler de Dieu. Comme Jacob blessé par l'Ange, l'intercession sera gravée en Dominique ; sa prière si simple devient une blessure d'où la grâce de Dieu s'écoule pour toujours auprès de qui la cherche ; grâce de la prédication aux multiples formes ! D'ailleurs, Dieu veut davantage, toujours. La charité embrase le prêcheur : les nuits d'Osma ne suffisent plus. Le jour vient ; et la Providence aidant, Dominique franchira les Pyrénées pour parcourir l'Europe. 1203, il fait étape à Toulouse.

Et c'est de nuit encore, que le prêcheur découvrit sa tâche : il a plus de trente ans. Il lui en reste près de 20 à vivre ! Toute la nuit, Dominique parlera, mais avec son hôte ; et, tâtonnant, stupéfait, il découvrit la religion cathare, son dieu du bien son dieu du mal qui marquerait tout ce qui est de la matière. Dominique verra bientôt que l'Europe n'est pas le monde chrétien supposé. Déjà ! Mais que faire ? Il faut souvent du temps, pour Dieu, quand il prépare un saint ! Mais la nuit de Toulouse deviendra celle d'un premier temps, comme une autre naissance, comme une nuit d'Exode quand plus rien n'est comme avant, celle qui signifiera repère, mémoire et fécondité !

A Caleruega, nuit du songe éclairant. A Osma, le couvent où les nuits sont prière ; à Toulouse, l'hôtellerie où la nuit est parole ! Un seuil est franchi : prière, parole. Désormais la nuit sera prière et le jour parole ! La parole naîtra du fond de la prière, comme il n'y a pas d'arbre sans racines ! Parlant de Dieu, c'est vers lui que la parole doit diriger en retour le prochain ; aimer le prochain c'est aussi lui indiquer Dieu ! Voilà ce que la nuit a livré à nos jours : la charité faite prédication !

Le XIIIe siècle s'ouvrait, surprenant ; l'Eglise cherchait des missionnaires devant l'essor spirituel nouveau. Huit siècles plus tard, ne trouvez-vous pas que les temps se ressemblent ! Alors, les situations semblables appellent des réponses voisines ! On demande des prêcheurs ; des communautés missionnaires ! Le compagnon du Seigneur devient son coopérateur. Et la vie de Dominique fait école. La grâce rayonne par sa vie : monastère de sœurs, couvents de frères, recherche de l'unanimité, union de l'Ordre dans l'Eglise. En elle, les prêcheurs rayonneront de la

vie intérieure, d'abord ; par leur vie, ils parleront avec Dieu ; par leur ministère, ils parleront de Dieu ; partout, ils seront de Dieu.

Les nuits de Dominique peuvent épouser nos jours, les éclairer de Dieu. Et sa parole résonne : « Votre vie est comme une histoire. C'est aussi à vous de l'écrire de multiple façon. Le Seigneur Jésus vous invite à vivre une aventure intense, inattendue peut-être, mais la vôtre ! C'est aussi à vous peut-être de l'offrir vers les autres, ceux qui sont de chez nous, ceux d'ailleurs, et ceux qui parfois lancent : « J'ai beau chercher dans une église, tout cela reste à mes yeux illisible ; le sens de toute chose est pour moi voilé comme par un brouillard. » Ou encore vers ceux qui sont désemparés : « Quitter l'Eglise n'est pas facile, mais y revenir est plus difficile encore ; car il ne s'agit plus alors de croire ce que l'on sait, mais de savoir ce que l'on croit, et des montagnes de questions insolubles barrent le chemin. Alors aidez-moi ! ».

L'évangélisation sort de la nuit. Elle unit miséricorde, épreuve, dans le feu de la charité. Il lui faut la prière de la nuit et la parole du jour. Mais ça ne suffit pas : Dominique laissa un secret, encore : se confier à la Vierge ; car celle qui enfanta Jésus nous aidera à le faire aimer. Une nuit, Dominique la vit recouvrant de son manteau ses frères religieux, pour qu'avec elle, confiant, nous espérions toujours, et chacun selon sa grâce, pour enfanter ou éduquer à la vie de Dieu !

de fr. Hugues-François Rovarino op

• **S. Dominique « l'homme aux semelles de vent »**

Non content d'avoir parcouru l'Europe à pied, plusieurs dizaines de milliers de kilomètres entre l'Espagne, la France et l'Italie, passant même par le Danemark et rêvant toute sa vie de pousser plus loin, jusqu'aux lointaines frontières des Cumans ; parvenu au bout de sa course, il trouve encore le moyen d'accomplir un dernier voyage, un déplacement post-mortem : la translation de ses reliques que nous fêtons ici ce soir. Saint Dominique, grand voyageur devant l'Éternel...

Ce n'est pas vraiment ce que l'on appelle la stabilité bénédictine - vous le savez, la règle de saint Benoît qualifie de gyrovague, d'instable, le moine qui erre de monastère en monastère, sans jamais se fixer. Saint Dominique aurait-il donc été un instable, un moine décadent en errance juridictionnelle ? Pas vraiment, non ! L'itinérance de saint Dominique elle aussi a ses lettres de noblesse, tout aussi monastiques. Mais elle s'inscrit dans une autre tradition - celle par exemple des moines irlandais ou celtes, qui se détachaient de tout, y compris d'un lieu, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul ; dans les forêts solitaires, ou encore sur les océans, dans une barque sans rames ni gouvernail, abandonnée au gré des flots. C'est la xéniteia, la spiritualité de l'étranger, de l'exilé qui n'a même pas une pierre où reposer la tête.

C'était déjà la spiritualité d'Abraham : « Va ! Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays... que je t'indiquerai ». Et Abram partit, comme lui avait dit le Seigneur » (Gn 12, 1-4), « ne sachant pas où il allait » (He 11, 8). C'est la spiritualité de l'Exode, la longue marche des Hébreux au désert, en route vers la Terre promise, pour apprendre à mettre leurs pas dans les voies du Seigneur. C'est aussi le sens du pèlerinage, à l'image du cheminement intérieur de tout croyant ; l'Église pèlerinante, en exil sur cette terre, en marche vers la patrie céleste. C'est l'appel du grand large, « l'appel de la route », l'appel de l'horizon - ce lieu où la terre et le ciel semblent se rejoindre pour nous inviter à nous mettre en quête d'autres cieux, de « Cieux nouveaux » et de « Terres nouvelles ». Cette quête incessante du Royaume fut le modèle de tous les vagabonds mystiques depuis les Pères du Désert jusqu'aux pèlerins russes - encore de nos jours. Ou plus près de chez nous, à la veille de la Révolution, saint Benoît-Joseph Labre, qui jamais ne put se fixer dans aucun monastère, et n'eut d'autre clôture que la haie des chemins, sans aucune sécurité, et dans un

abandon total à Dieu. Il ne s'agit pas, en effet, de se déraciner pour se déraciner, mais de prendre ses racines dans le ciel : « En lui seul, j'ai mon abri ».

« Va, vends tout ce que tu possèdes, distribue-le aux pauvres ; et suis-moi ». Un jour, le moine Sérapion le Sindonite écouta cet évangile ; il quitta sa cellule, laissa tout et partit sur la route. Il rencontre alors un mendiant : il lui donne encore... son seul vêtement. Plus loin, on jetait un homme en prison, pour dettes. Il veut le libérer, et vend même... son Évangile. « Où est ton Évangile ? », lui demande son disciple. « Tout le temps, il me répétait : vends ce que tu as, donne-le aux pauvres. Je l'ai écouté. »

Dominique... dans sa jeunesse étudiante à Palencia, un jour de famine, Dominique a tout vendu, jusqu'à ses livres pourtant nécessaires à l'étude, pour constituer une aumône : « Je ne veux pas étudier sur des peaux mortes quand des hommes meurent de faim ». Rencontrant un indigent, Dominique fut sur le point de se vendre pour lui permettre de se libérer du groupe des hérétiques dont il dépendait. Plus tard, cette même compassion a jeté Dominique sur les routes, pour apporter le pain de la Parole à ceux qui mouraient d'une faim spirituelle.

Mais les mendiants que sont les frères prêcheurs ne sont pas de simples vagabonds mystiques. L'itinérance dominicaine n'est pas n'importe quelle errance. Elle n'est pas une déambulation sans but : c'est une mobilité apostolique pour l'annonce de la bonne nouvelle. Comme les disciples envoyés deux par deux par le Seigneur sur les chemins de Palestine, ce n'est pas de leur propre chef que Dominique et ses premiers compagnons ont pris la route, mais c'était pour répondre à l'appel de l'Église :

« L'évêque [Diègue d'Osma] leur conseilla de travailler avec plus d'ardeur que jamais à la prédication, en délaissant tout autre soin (...) il fallait agir et enseigner selon l'exemple du bon maître : se présenter dans l'humilité, aller à pied, sans or et sans argent, bref imiter en tout la forme de vie apostolique (Mt 10, 9) » « Chacun renvoya chez lui les bagages qu'il avaient apportés (...) Ils commencèrent à proclamer la foi, à pied, sans frais d'argent, dans la pauvreté volontaire. » « (...) en toute humilité, par la sobriété et la patience, allant de bourg en bourg aux disputes qu'on avait instituées, à pied, pieds nus, rejetant l'apparat des vastes escortes ou des cavaleries nombreuses. » [D'ailleurs, nous observons toujours cette règle : nous ne voyageons jamais à cheval].

C'est ce qu'on peut appeler la « spiritualité du sac » : le prêcheur n'emporte rien avec lui, ou seulement ce qu'il est capable de porter sur son dos. Il part sans sa bibliothèque, avec pour seule richesse ce qu'il a lu et médité de la Parole. Il part avec le Christ en personne - qu'il annonce par une prédication non seulement en paroles mais en actes, sans se perdre en vains bavardages : « Dominique ne parlait que de Dieu, ou à Dieu »... Le héros est en armure, le saint est nu : il ne vient pas en conquérant, asséner à coup d'épée une vérité tranchante, toute faite ; mais il vient en ami, en frère, les mains nues, largement ouvertes - se faisant mendiant de ce que l'autre aussi peut donner ; mais en retour, il donne le Christ : « Je n'ai rien, mais ce que j'ai, je te le donne ».

Au moment de passer de ce monde à son Père, le Christ nous dit qu'il ne nous laisse pas orphelins, qu'il nous enverra un nouveau Paraclet. De même, saint Dominique qui n'a rien écrit lui non plus (ou si peu) nous a-t-il laissé son esprit, incarné dans nos Constitutions. « Avant sa mort, il dit également aux frères qu'il leur serait plus utile disparu que vivant. Il connaissait assurément Celui auquel il avait confié le dépôt de son labeur et de sa vie féconde, et ne doutait pas de la couronne de justice qui lui était désormais réservée : lorsqu'il l'aurait reçue, ne serait-il pas d'autant plus puissant pour présenter ses requêtes qu'il serait déjà plus sûrement entré dans les puissances du Seigneur ? » Pour nous qui sommes encore en pèlerinage sur cette terre, confions-nous et confions notre marche à la puissante intercession d'un si grand saint.

• Qu'offrir à multiplier ?

Que pourrait-on multiplier ? Les pralines ? Les jours de soleil et de vacances ? Les jours de pluie au Sahel ? On pourrait multiplier les sourires et les poignées de main, plutôt que les balles et les obus, en Syrie, en Israël, dans les mondes conflictuels ... Des frites et des bières, en Belgique, il y en a suffisamment. Mais l'on pourrait multiplier les euros en Grèce ou en Espagne... on pourrait multiplier les instants d'attention et d'amitié... les moments de disponibilité. Il y a beaucoup de choses que l'on pourrait multiplier. Mais pour multiplier, encore faut-il avoir la petite quantité initiale qui puisse être marquée d'une petite croix. La question est donc très simple : que pourrais-je offrir, moi, de temps en temps, qui puisse être multiplié ?

Il faut être un tout jeune enfant pour être assez naïf, assez fou, assez inconscient, et présenter ses ressources quand tout vient à manquer. Montrer pains et poissons, quand les autres ont faim, c'est se mettre en danger. Face à la pénurie, le mot d'ordre est la discrétion. Dans certains pays, comme à Madagascar, la cuisine est à l'étage, pour que l'on ne puisse pas jeter des sorts sur la nourriture, pour que les autres ne soient pas jaloux. « Il ne faut jamais dire ce que l'on mange à la maison », dit-on en Corse : c'est une question de survie.

Mais l'évangile ne s'intéresse pas à la survie. Il y est toujours question de vie, et de vie en abondance. Au point que, pour vivre pleinement, il faut parfois mourir pour ressusciter. Ici donc, le jeune garçon n'a presque rien en comparaison des besoins mais ce petit rien, il l'offre. Il prend le risque de la faim et le risque de l'envie autour de lui. Ce qu'il a, on risque de le lui arracher avant qu'il l'ait donné. Dans ce geste étonnant se trouve probablement la leçon principale d'aujourd'hui.

C'est très simple. La faim ne sera vaincue ni par des miracles ni par de l'argent. Il y a eu les miracles techniques de la diffusion des pommes de terre, la sélection des semences et l'utilisation des engrais. Mais la faim subsiste encore au 21ème siècle. Elle ne sera vaincue par que le geste de la reconnaissance, de l'offrande à Celui de qui tout vient, et de la juste répartition. Le miracle, c'est la confiance et la solidarité. Il fallait quelqu'un pour commencer. Il fallait Jésus pour y encourager.

Dire que la faim se résout par des miracles, serait dire que lorsqu'il n'a pas de miracle, Dieu est responsable de la faim. Or justement Jésus s'enfuit quand on veut le faire roi. Il refuse de nous prendre en charge. L'évangile ne parle pas de miracle, il parle de signe. Il y a le symbole des nombres : cinq pains et deux poissons, douze corbeilles. Cinq, disent les pères de l'Eglise, comme il y a cinq livres dans la Thora, le Pentateuque, et deux comme il y a deux testaments. C'est la parole et la nourriture donnée par Dieu. Jésus est le « grand prophète », le nouveau Moïse qui donne la manne dans le désert.

Mais le jeune garçon est le premier miracle. C'est lui qui fait signe. Qu'il puisse y avoir quelqu'un qui fasse un geste pareil est exceptionnel. Il obéit à une logique transcendante, non économique, à une loi non écrite, celle de l'Esprit Saint. Tout ce qu'il a, il le donne. Peu importe que ce soient un, deux, ou cinq, c'est tout ce qu'il a, c'est de l'ordre de l'absolu. Son geste a quelque chose de mystique, de spirituel, comme un sacrement.

Car cette attitude généreuse n'est pas seulement morale. Elle ne répond pas à des « il faut que ». Elle correspond à un élan d'échange et de vie, un enthousiasme, une certaine mystique qui transfigure la vie.

Les plus beaux gestes sont des gestes inspirés. Et même quand ils sont modestes, ils font signe. Ce sont des gestes contagieux. C'est la question du premier pas.

C'est déjà vrai au plan négatif « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre » dit Jésus à la foule. Personne n'ose faire le premier geste négatif, il faudrait pouvoir cacher son geste dans

l'unanimité violente de la foule. Personne ne veut se distinguer comme méchant alors il ne se passe rien, et la femme est sauvée, et l'humanité est sauvée.

Le premier mouvement, au plan positif, a quelque chose de l'élan créateur. Ici, c'est un enfant qui fait le premier geste, celui d'offrir ce qu'il a. Cette initiative, Dieu va la multiplier à l'infini. Et ce geste nous rejoint aujourd'hui, au cœur de cette eucharistie.

Une question se pose à nous : si je veux vivre dans la surabondance de la vie de Dieu, si je veux participer à cette joie multipliée de la confiance et de l'amour, si je veux expérimenter la communion et la gratuité, quelles sont les ressources personnelles que je vais dévoiler ? Quels sont les euros, les pralines, les minutes, les sourires, les couques et les poissons que je vais offrir à multiplier ?

• Vous prendrez bien un peu de repos?

Pour la clôture de la "Présence chrétienne au coeur du Festival", église des Carmes d'Avignon, 16e dimanche du Temps ordinaire, 22 juillet 2012

Evangile de Jésus le Christ selon saint Marc, chapitre 6, versets 30 à 34

« Jésus, voyant une grande foule de gens sur le bord du lac, fut saisi de pitié envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger. »

Jésus invite ses disciples à se reposer et il les instruisit longuement. Faut-il croire que la longue prédication de Jésus avait pour effet d'endormir ses disciples ?

Pour ma part, je ne me risquerai pas ce matin dans une longue homélie de peur de voir se vérifier cette crainte du prêcheur : avoir ses brebis devant soi endormies.

A moins que mes paroles ne suscitent sur vous un agacement devant le temps qui passe. Quand j'étais jeune et que je participais au JMJ, un évêque avait eu cette parole forte : « une homélie courte remue les cœurs, une homélie longue remue les fesses. »

Alors qu'est-ce repos au milieu des paroles de Jésus ?

Le repos pour marquer une pause. Se reposer, pour se poser près de Celui que son cœur aime, pour se rassasier de sa présence. C'est le repos des amoureux, C'est le repos de la bien-aimée des Cantiques, de Marie-Madeleine dans le jardin au petit matin de Pâques, ou bien encore dans ce que le festival Off nous offrait à voir, presque à contempler le repos de Marie-Madeleine de Pazzi, dans son amour du Christ. C'est le repos de saint Augustin, confessant au moment de sa conversion : « Mon cœur est sans repos, inquiet tant qu'il ne repose en toi ». La quiétude est ce repos, l'inquiétude est le l'absence de repos.

Mais les brebis pourraient être inquiètes, perdues dans la foule, perdues dans le désert de la solitude et de l'anonymat, ne sachant pour qui elle existe. Nous pouvons avoir à vivre cette inquiétude de ne pas être compris, ni entendu, « mais où est-il ton Dieu ? »

Mais « le Seigneur est mon berger, sur des prés d'herbe fraîche il me fait reposer. »

Et notre berger, frères et sœurs, est saisi de pitié. Quand j'étais dans le monde, avant de devenir dominicain, j'avais un collègue de travail qui aimait à railler en répétant que « la pitié est la forme chrétienne du mépris ». Dieu, que la pitié de notre Dieu n'est pas cela. La pitié, dans la Bible, elle a un lieu dans le corps de l'homme : c'est les entrailles, les viscères même, rahamin. La pitié, elle prend la chair de l'homme dans son intérieur. Elle n'est pas condescendance lointaine mais elle prend aux tripes. Elle atteint la chair de l'homme, faite de sang et de sueur, de courage et de fidélité.

Elle engage jusqu'à donner sa vie, jusqu'à perdre sa vie pour que l'autre vive. Et c'est Dieu qui est inquiet quand il voit se perdre sa brebis, quand il guette son fils prodigue revenir, retourné à la maison pour jouir de son identité retrouvée de Fils.

Et notre berger, frères et sœurs, est saisi de pitié. Des entrailles au cœur de pauvres, nous passons de la langue hébraïque au latin. Misericordia. Miséricorde. Littéralement le cœur qui a compassion de la misère. Car à notre misère, répond la miséricorde de notre Berger. Dans sa miséricorde, s'exprime la puissance même de la Résurrection, de notre relèvement de la mort, de notre passage de la mort à la Vie. Recevoir et vivre la miséricorde, c'est entrer dans la dynamique de Pâques. Notre péché, qui nous colle à la peau, à la poussière du sol, à la froideur du tombeau, n'a pas le dernier mot. La victoire du Christ au matin de Pâques nous dit que la Vie gagne. Et cette vie de Dieu est amoureuse et que cet amour de Dieu est vivant. « Si je traverse les ravins de la mort, je ne crains aucun mal. Son bâton me guide et me rassure. » Ce bâton, cette houlette, c'est le Christ, qui le premier a traversé les ténèbres. Qui de son regard d'amour nous relève. . « Sors de ton tombeau, Lazare ». Ne te laisse pas enfermer par les bandelettes du péché. Sors, relève-toi. Jésus ne se soucie pas de ce que nous étions hier mais Il cherche à restaurer ce que nous sommes pour lui aujourd'hui, des frères et des sœurs. L'Esprit Saint répandu en nos cœurs, réalisent ce lent travail : nous configurer à Jésus, nous donner d'être à notre tour, suivant notre tâche, berger, saisi de pitié, compatissant, rempli de miséricorde.

« Venez à l'écart pour vous reposer et il les instruisit longuement ». Notre Evangile d'aujourd'hui se poursuit avec le pain multiplié. A la foule qui avait faim, Jésus multiplie le pain. A nous qui avons faim, pas seulement que de pain mais aussi de paroles de parole vivantes, Jésus nous donne son Corps. Multiplié, pour que nous ayons en nous la Vie. La Joie aussi.

D'après dominicains.fr

Actualités officielles

• **Départ du fr. Kees Keijsper, OP**

Les frères du Vicariat Général d'Afrique du Sud ont fait leurs adieux au fr. Kees Keijsper après 48 ans. En effet, le Fr. Kees qui vient d'avoir 75 ans et a célébré son 50ème anniversaire de sacerdoce, rentre en Hollande pour y prendre sa retraite.

Il est né en Hollande, le 20 décembre 1936, et il a fait sa première profession dans l'Ordre le 18 septembre 1956. A la fin de sa formation de base, il a été ordonné prêtre le 19 juillet 1962. Il a continué ses études à l'Institut de Prédication St. Thomas d'Aquin de St Louis, USA.

Le fr. Kees est un pionnier de l'Ordre en Afrique du sud. Il était l'un des membres fondateurs de l'équipe de prédication Dominicaine locale. En tant que responsable pour les études des frères en Afrique du Sud, il s'intéressait de près à leur formation et s'occupait de trouver les fonds nécessaires, surtout en ce qui concerne leurs études de troisième cycle. Il était membre du Conseil Economique et travaillait infatigablement pour financer les activités du Vicariat. Il a aussi servi au Conseil du Vicariat pendant plusieurs années.

Le fr. Kees a passé la plus grande partie de sa carrière au Diocèse de Kroonstad. Il travaillait dans de nombreuses paroisses et était impliqué dans la formation des diacres et des laïcs. En tant que catéchiste il s'est beaucoup prodigué dans le pays pour la Catéchèse Familiale et Communautaire (SACBC). Il encourageait l'initiative et la prise de responsabilités. Il dirigeait le "Resource Centre"

de Welkom et aussi le “Skills Training Centre” de Thabiso. Il a exercé ses talents en tant que consultant au diocèse et auprès de plusieurs Evêques. Son aide était précieuse aussi en ce qui concerne la recherche de financements pour le diocèse.

Après une vie pastorale engagée et bien remplie en Afrique du Sud, le fr. Kees a reçu et continue de recevoir des messages d’amitié de la part de tous les frères du Vicariat, du diocèse de Kroonstad et d’autres diocèses. Voici ci-dessous le message du fr. Gabriel Samba, OP (Socius pour l’Afrique) à l’occasion de son départ :

“Nous remercions notre Frère Kees pour ce qu’il a représenté pour nous tous, ainsi que pour ce qu’il a réalisé au Vicariat Général d’Afrique du Sud et en faveur de la collaboration Inter-Africaine. Nous lui envoyons nos meilleurs vœux, que Dieu continue de lui accorder sa grâce!”.

De la Curie, nous lui souhaitons nous aussi un repos mérité et une bonne santé tout au long de sa retraite.

• **Monseigneur Albert-Marie de Monléon part à la retraite**

Le Saint Père Benoît XVI a accepté la démission de Monseigneur Albert-Marie Joseph Cyrille de Monléon, OP de la gouvernance pastorale du Diocèse de Meaux (France) en accord avec le Code de Droit Canon.

Monseigneur de Monléon est né à Paris le 20 janvier 1937. Il est entré dans l’Ordre Dominicain à la Province de France en 1957 et après sa formation de base, il a été ordonné prêtre en 1964. En 1988, il a été nommé Evêque de Pamiers, France et ordonné pour le même diocèse le 1er octobre 1988. Il y est resté jusqu’en 1999 quand il a été nommé Evêque de Meaux. Il a exercé cette charge jusqu’à sa retraite.

En tant que prêtre, il a été le directeur spirituel et théologique des prêtres et séminaristes de la Communauté Emmanuel (1974-1988). En tant qu’évêque, il était membre de la Commission Doctrinale de la Congrégation Romaine pour le Culte Divin. A la Conférence des Evêques de France, il présidait la Commission Sacramentelle et Liturgique et était aussi un membre de leur Commission Doctrinale.

Nous lui envoyons nos meilleurs vœux de la Curie, que Dieu lui donne la grâce d’une heureuse retraite!

• **L’Evêque Leonardo Jorge, OP a démissionné de sa charge**

Selon les Services d’Information du Vatican (SIV), le Saint Père a accepté la démission de l’Evêque Leonardo Gomez Serna Jorge, OP du Diocèse de Magangue, Colombie.

L’Evêque Leonardo Jorge est né le 7 novembre 1942 à Marinilla. Il a rejoint l’Ordre Dominicain et a été ordonné prêtre le 22 août 1968. Il a été nommé prélat de Bertrania en el Catatumbo en 1980 et ensuite prélat de Tibù en 1985. Il a été ordonné Evêque le 9 juillet 1985. Il a exercé sa charge à Tibù jusqu’en 1986 quand il a été nommé Evêque de Socorro y San Gil. Il a été nommé évêque de Magangue en 2001 et y est resté jusqu’à sa démission.

De 1986 à 2001, l’Evêque Leonardo Jorge a été un infatigable apôtre de la paix. Il a permis d’implanter le Processus de Renouveau et Evangélisation et de compléter de nombreux projets

parmi lesquels le siège du Grand Séminaire. Il effectuait constamment des visites pastorales à ses paroisses et ordonnait de nombreux prêtres, également pour les missions dans d'autres diocèses.

Nous lui envoyons nos meilleurs vœux de la Curie, que Dieu le protège et lui permette de bénéficier d'une heureuse retraite!

• **Fr. Kevin Saunders commencera son deuxième mandat**

Lors du 15eme Chapitre Élective de la Province Dominicaine de la Assomption, les frères ont élu Fr. Kevin Saunders comme leur Prieur Provincial, pour un deuxième mandat. Cette élection a été confirmée par le Maître de l'Ordre et acceptée par Fr. Kevin.

Il est né en 1948 à Melbourne et a vécu à Nathalia Victoria. Après avoir fini ses études secondaires dans le Assumption College, Kilmore, Victoria, il est entré dans l'Ordre des Dominicains. Il y a fait sa profession en 1967. Après avoir fini ses études, entre autres, un Bachelor of Arts avec distinction, il a été ordonné prêtre en 1975.

Après son ordination, Fr. Kevin a été Promoteur des vocations (1977-1988), Prieur de Blackfriars, Prospect, SA et aumônier du College St Albert à l'Université de New England, du College Mannix à l'Université Monash et du College Aquinas à l'Université de Adelaide. Avant son première élection comme Provincial, il a été le Socius de Prieur Provincial, Fr. Thomas Cassidy et Prieur de la Communauté Dominicaine de Laurence en North Adelaide.

La Province Dominicaine de l'Assomption embrasse l'Australie, Nouvelle Zélande, Les Iles Salomon et Papua Nouvelle Guinée.

Calendrier du Maître de l'Ordre: Septembre

- | | |
|----------|--|
| 3-14: | Réunion Plénière du Conseil |
| 7-9: | Réunion avec les Moniales Polonaises |
| 17-19: | Réunion avec les Provinciaux Espagnols |
| 22-23: | Assemblée des Moniales USA |
| 25-3/10: | Visite à Porto Rico et au Venezuela |